

Faire avec

In: Genèses, 29, 1997. pp. 115-118.

Résumé

■ L'enquête par questionnaire Céline Bessière, Frédérique Houseaux: Suivre des enquêteurs - Christian Baudelot, Michel Gollac: Faire avec - Florence Weber: Relation anonyme et formulaire d'enquête - Alain Desrosières: À quoi sert une enquête: biais, sens et traduction Dans le cadre du séminaire Bonheur et Travail qui a débouché sur une enquête de l'Insee, Céline Bessière et Frédérique Houseaux ont pu «suivre des enquêteurs » et tirer de leurs observations de terrain quelques conclusions sur la production de données statistiques. Une passation mouvementée du questionnaire auprès d'un salarié agricole montre l'importance de la situation d'enquête ainsi que celle des malentendus sur les mots utilisés. Les auteurs proposent de s'appuyer sur ces «ratés» de la relation d'enquête

Citer ce document / Cite this document :

Baudelot Christian, Gollac Michel. Faire avec. In: Genèses, 29, 1997. pp. 115-118.

doi : 10.3406/genes.1997.1483

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1997_num_29_1_1483

Faire avec

**Christian Baudelot,
Michel Gollac**

On le sait depuis belle lurette, l'observation scientifique est une interaction qui déforme l'observé en informant l'observateur¹. Elle n'a jamais la neutralité d'un pur enregistrement, puisqu'à des degrés divers selon les instruments ou les appareils mis en œuvre, elle intervient sur l'objet au moment même où elle le saisit. Du microscope électronique à l'entretien ethnographique approfondi, aucun protocole d'observation n'échappe à ce principe. L'enquête statistique pas plus qu'un autre.

Par rapport aux modes d'observation utilisés en sociologie, la méthode statistique offre, en s'exposant à la critique publique, deux grandes garanties d'objectivité : sa transparence et sa répliquabilité. Ce n'est pas le cas des méthodes plus qualitatives où il est toujours plus difficile de savoir si des conclusions divergentes doivent être attribuées à des inégalités de terrains, à des divergences dans les pratiques d'observation ou aux personnes mêmes des enquêteurs.

Les questionnaires sont publics, les instructions de collecte et de chiffrage aussi. Les fichiers sont de plus en plus souvent accessibles aux chercheurs désireux d'y traquer des invraisemblances révélatrices des inadéquations du questionnement. Quant aux opérations majeures, de la conception du questionnaire aux analyses statistiques et à leur commentaire, elles sont en principe répétables. Si diverses raisons, qui vont de l'insuffisance des crédits au souci de l'originalité, ne s'y opposaient pas, cette répétition avec variantes des opérations statistiques pourrait permettre d'équiper sérieusement la controverse scientifique.

Ces atouts demeurent pourtant insuffisants tant qu'une part des opérations statistiques demeure dissimulée dans une « boîte noire » : les choix théoriques et méthodologiques qui président à la construction des données, ou les « détails » de la passation des questionnaires. L'article de Céline Bessière et Frédérique Houseaux est de ceux qui contribuent à l'ouverture de la boîte noire en éclairant deux aspects fondamentaux de notre enquête : le questionnement fait l'hypothèse implicite de formes d'intégration sociale qui ne sont pas générales ; les réponses recueillies résultent d'interactions qui, dans certains cas, relèvent d'un rapport de forces engendré par le caractère dissymétrique de la relation entre l'enquêteur et l'enquêté.

Quel usage faire de ces observations ? En conclure que les données de l'enquête sont dépourvues de toute signification, sous prétexte que leur validité n'est pas universelle et que certaines réponses apparaissent « extorquées » aux personnes interrogées ? Agiter les conclusions de ce travail comme une précaution oratoire destinée à obtenir l'indulgence des tribunaux épistémologiques puis, forts de l'humilité de l'exergue, les oublier et passer, comme si de rien n'était, aux choses sérieuses, c'est-à-dire à l'exploitation et l'interprétation des chiffres ? C'est un chemin plus escarpé mais susceptible de nous emmener plus loin qu'ouvrent les deux auteurs. L'exploitation des chiffres et leur critique ne font qu'un ; les ratés de l'interaction informent sur l'objet en même temps que leur mise au jour permet de circonscrire les « intervalles de confiance sociologique » que le traitement est en droit d'attribuer aux réponses apportées aux différentes questions.

D'origine statistique, le concept d'intervalle de confiance ne se limite pas, dans une enquête, à calculer la valeur approchée d'une fréquence. On peut aussi, plus sociologiquement, l'appliquer au degré d'adéquation entre

le sens que le sociologue donne à une question et celui ou ceux que les personnes interrogées attribuent à leurs réponses. Ils peuvent coïncider parfaitement, mais aussi diverger à mesure que le milieu social de l'enquêté s'éloigne de l'univers culturel et social des auteurs de l'enquête, surtout lorsque les questions portent sur des pratiques ou des représentations qui varient elles-mêmes beaucoup selon ces deux dimensions. C'est le cas du travail et des représentations qui lui sont associées. Mieux vaut le savoir que l'ignorer : l'ethnocentrisme est, dans les enquêtes de sciences sociales, un obstacle à la connaissance dont on ne se débarrasse jamais complètement. La recherche positiviste d'une statistique impeccable est une illusion. L'enquête statistique n'est ni une impasse ni le chemin unique et direct vers la connaissance.

Offrons d'entrée de jeu aux détracteurs de la statistique l'exemple d'une question ouverte bien faite pour exciter leurs lazzi, celle précisément qui « ouvre » notre questionnaire : *Pour vous qu'est-ce qui est le plus important pour être heureux ?* L'exploitation statistique des réponses met d'abord en évidence la diversité de ce que représentent, pour les personnes enquêtées, le bonheur et le travail, diversité trop souvent négligée par la littérature, tant apologétique qu'apocalyptique, de la « fin du travail ». Selon le milieu social et le rapport à l'emploi, le travail est « du travail », « un travail », un « boulot », un « emploi », un « métier », une « profession », une « activité », un adjectif (« professionnel »), ou n'est tout simplement pas évoqué. Selon la distance à la nécessité, le bonheur est soit absence de manque ou présence des biens de première nécessité jugés indispensables au bonheur (travail, salaire, argent, maison) : il dépend alors de facteurs extérieurs à l'individu ; soit, au contraire, construction personnelle d'un équilibre entre des sources de bonheur disponibles à profusion : harmonie entre vie familiale et vie professionnelle, aisance financière et



1. Nous tenons à remercier Guillaume Burnod et Delphine Serre pour le concours qu'ils nous ont apporté dans la rédaction de cette note.

2. Le lecteur n'aura pas manqué de remarquer que le libellé même de la question adopte un point de vue dominant. Il est déjà remarquable que la statistique puisse faire prendre conscience aux responsables d'une enquête de la particularité de leur point de vue (voir P. Bourdieu, *Méditations pascaliennes*). On voit à quel point est erronée l'idée que les méthodes quantitatives seraient, par nature, poppériennes dans le mauvais sens du terme, c'est-à-dire au mieux capables de répondre par oui ou non à une question préconçue, mais incapables de déplacer les problématiques.

3. Voir Lebart et Tabard in Ludovic Lebart et André Salem, *Statistiques textuelles*, Paris, Dunod, 1994.

4. Voir Bourdieu et Balazs, « L'interrogatoire », in Bourdieu dir., *La Misère du monde*, Paris, Éd. du Seuil, 1993.

5. Sans doute souvent inconsciente mais parfois révélée par les hésitations de l'enquêté, ainsi dans cette réponse : *L'amour, le travail, l'amitié, la bouffe (avait mis « la tringlette » en premier, a fait gommer ensuite).*

richesse affective, etc. Cette cartographie des sens et des significations dressée en fonction des propriétés sociales des enquêtés donne, au même titre que les entretiens qui ont accompagné l'élaboration du questionnaire, les moyens de comprendre les schèmes générateurs des réponses et permet par là d'identifier les questions où les mêmes réponses pourront s'investir de sens différents (et de les comprendre). L'usage conjoint de plusieurs méthodes (statistique, entretiens, critique bibliographique, observation participante) nous ont familiarisé avec l'extrême hétérogénéité des rapports au travail et au bonheur dans notre société. Adopter cette position implique évidemment qu'on renonce à considérer dans un questionnaire les réponses à toute question comme un fait brut, signifiant en soi, qu'il suffirait d'énoncer pour faire de la science. Ce sont au contraire les schèmes générateurs de réponse qu'il faut chercher à se donner comme objet. La critique des opérations statistiques devient alors la source de connaissances positives sur l'objet étudié.

Quelle leçon tirer d'une des observations les plus « décoiffantes » de C. Bessière et F. Houseaux, celle de cette femme de ménage affirmant que son travail n'est pas dégradant et que, oui, n'importe qui pourrait le faire ? La même. Les critères pertinents de description du travail ne sont pas plus universels que les aspects du travail qui contribuent à rendre heureux ou malheureux. Les modes de qualification du travail industriel et post-industriel ne s'appliquent pas au travail domestique. Au souci de distinction (« réussir dans son travail ») ou de personnalisation (« faire un travail où on soit bien dans sa peau ») des uns s'oppose le souci d'intégration des autres².

Ne négligeons pas cependant les problèmes plus strictement méthodologiques posés par cette observation, ceux notamment qui touchent à la description d'une situation d'enquête. Nous ne sommes pas naïfs au point

de penser que les enquêtés livrent à l'Insee les pensées qu'ils réservent à eux-mêmes ou à leurs intimes, pour ne pas parler des ressorts inconscients de leurs comportements. Plus qu'une conception intime du bonheur, les réponses spontanément énoncées expriment les représentations dominantes propres à chaque groupe ; ces représentations fonctionnent comme des normes collectives et constituent les composantes d'un ethos propre à un groupe social. On le voit bien pour le mot « travail », dont l'occurrence augmente nettement au sein des catégories ouvrières.

Mais le caractère dissymétrique de la situation d'enquête n'est-il pas une source de biais ? La dépendance vis-à-vis de l'institution enquêtrice peut se traduire par des réponses d'assentiment systématique³, voire par la dissimulation ou le mensonge⁴. Comme le montrent C. Bessière et F. Houseaux, notre enquête n'échappe pas à de telles situations. Mais il s'agit de cas limites, résultant de la conjonction d'un statut ultra-dominé de l'enquêté et d'un comportement en l'occurrence inadéquat de l'enquêtrice qu'il est exclu de généraliser à tous les enquêteurs et même à toutes les interventions de l'enquêtrice. La rencontre avec le représentant de l'Insee relève en général des interactions ordinaires qu'on peut avoir avec des personnes auxquelles on n'est pas rattaché par un lien étroit. L'enquêteur est plutôt le support d'une projection de l'enquêté quant aux attentes sociales à son égard. Les réponses sont soumises à une autocensure⁵, certes, mais du même ordre que celle qui prévaut dans bien des situations de la vie courante. Si les chômeurs citent assez massivement le travail comme condition du bonheur, c'est peut-être en partie parce qu'il n'est pas légitime d'être heureux quand on est chômeur, mais la légitimité des conduites n'est-elle pas, elle aussi, une condition du bonheur ? Chacun se souvient de ce que disait Max Weber de la « théodicée du bonheur » ! L'enquête s'intitulant

«Travail et modes de vie», on pouvait aussi supposer que les catégories les plus démunies culturellement auraient ainsi été incitées pour «bien répondre», à mentionner le travail comme composante du bonheur. L'hypothèse est contredite par la très faible occurrence du mot chez les agriculteurs et chez les femmes en général (toutes choses égales par ailleurs) pour qui le bonheur s'inscrit toujours dans la sphère privée.

Avec audace et largeur de vue, l'Insee et l'Ined étendent aujourd'hui le champ de leurs investigations à des domaines nouveaux où des variables préconstruites n'existent pas encore. Qu'il s'agisse de «variables d'État» ou de variables forgées par le statisticien, il convient, pour bien interpréter les chiffres, de ne jamais oublier la genèse des variables mesurées. Nous savons par les travaux de Desrosières, Merllié, Thévenot, tout ce qu'apporte l'observation des opérations statistiques, cas particulier du codage social. La

critique des opérations statistiques est donc l'un de nos moyens d'observation. Nous ne l'opposons pas à l'utilisation des chiffres : nous partons au contraire du principe qu'un modèle pertinent de la réalité sociale devrait être capable d'expliquer à la fois les distributions statistiques et les difficultés de leur établissement.

L'usage conjoint de plusieurs méthodes d'observation est par lui-même une incitation forte à dépasser les insuffisances de chacune d'entre elles. La relative transparence des méthodes quantitatives permet à ceux qui s'en servent de bénéficier des critiques de ceux qui n'en font pas : nous leur faisons grandement confiance, même si l'exercice de la critique n'est jamais exempt non plus de quelques abus. L'art de la statistique est difficile, mais sa critique n'est pas aisée non plus : elle aussi doit rompre avec la quête illusoire d'une mesure qui se suffirait toujours à elle-même.

Relation anonyme et formulaire d'enquête

Florence Weber

L'article de Céline Bessière et Frédérique Houseaux invite à déplacer le regard du produit (une enquête et ses résultats) à ses conditions de production. Autrement dit à prendre l'enquête par questionnaire comme objet d'analyse et non plus seulement comme moyen d'investigation.

Sur quel modèle penser la relation, brève et répétée, entre un enquêteur de l'Insee et chacun de ses enquêtés ? Il s'agit d'une rela-

tion anonyme et publique où interviennent en tiers absents les destinataires de l'enquête qui sont aussi, du point de vue de l'enquêteur, des employeurs. L'enquêteur n'intervient pas en personne ni pour son propre compte mais au nom de l'institution. C'est ce qui lui permet de surmonter la gêne à faire intrusion chez des gens, à leur domicile, pour les questionner. De leur côté, les enquêtés ne répondent pas en personne mais anonymement. Le pacte de l'enquête par questionnaire réside précisément dans cet anonymat, qui est garanti juridiquement aux enquêtés (les petits producteurs d'enquête par questionnaire connaissent bien les exigences de la CNIL) et qui peut leur être imposé par l'enquêteur en cours d'interaction (pour éviter les pertes de temps et la charge affective qu'entraîneraient des dérapages vers une relation personnelle).